

Le jour où les sirènes disparaîtront *The Mermaid* de Stephen Chow

Apolline Caron-Ottavi

Numéro 177, mai-juin 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81955ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron-Ottavi, A. (2016). Compte rendu de [Le jour où les sirènes disparaîtront / *The Mermaid* de Stephen Chow]. *24 images*, (177), 58–58.

The Mermaid de Stephen Chow

LE JOUR OÙ LES SIRÈNES DISPARAÎTRONT

par Apolline Caron-Ottavi

Dans une arrière-boutique insalubre, un musée de fortune propose aux badauds de découvrir les créatures les plus fantastiques qui soient. Après une série de démonstrations décevantes surgit le clou du spectacle : d'une baignoire crasseuse émerge lourdement une sirène, dont les traits et les contours ressemblent étrangement à ceux du propriétaire et guide de l'endroit... Le ton est donné, Stephen Chow (cinéaste et acteur hongkongais, superstar en Asie) n'y va pas de main morte dans le grotesque et n'a pas peur du ridicule. Ce qui va rendre la tragédie environnementale de **The Mermaid** (annoncée d'emblée par les images d'archives de véritables désastres écologiques) d'autant plus percutante.

Si cette première séquence burlesque semble annoncer une vaste plaisanterie, le spectateur se surprend bientôt à écarquiller les yeux lorsque les « vraies » sirènes débarquent. Stephen Chow n'a pas peur du ridicule, on l'a déjà dit. Il n'a pas peur du merveilleux non plus, ce qui au fond revient au même – une fois dit qu'il sait parfaitement jouer sur la limite qui sépare l'un de l'autre. **The Mermaid** est un conte comme on n'ose plus en raconter : une jolie sirène s'infiltré dans le monde des humains pour sauver son espèce en proie aux sonars et à la folie des hommes. Les sirènes se sont cachées pendant des siècles, comprenant qu'elles finiraient sinon exterminées comme tant d'autres civilisations minoritaires, souvent victimes de la productivité économique. Shan, la sirène aventurière, rencontre un prince sous les traits d'un entrepreneur égocentrique, prêt à tout pour augmenter son chiffre d'affaires. Après maintes péripéties, elle réussira non pas à se transformer elle mais à le transformer lui, en militant écologique ! Sur le papier, tout ça semble difficilement tenir la route. Et pourtant...

C'est grâce à un humour dérangeant et décapant que Stephen Chow parvient à donner à cette histoire en apparence ingénue une véritable force de frappe. Il est l'un des maîtres du *mo lay tau*, un humour cantonais basé sur le non-sens. Et pourtant, le sens de toute cette histoire va se révéler bien plus pertinent et lucide que celui de nombre d'histoires au discours « sensé ». Il nous happe tout d'abord par un univers visuel aussi chargé que fascinant. On ne peut s'empêcher de renouer avec un émerveillement enfantin en découvrant le refuge des sirènes pour la première fois : la gigantesque carcasse d'un cargo échoué, sur le flanc duquel l'héroïne glisse en skate avant d'abandonner le jean et les baskets jaunes trop grandes qui dissimulent sa queue de poisson. Le CGI, dont l'usage abusif agace dans bien des *blockbusters* – car tout en se voulant réaliste il désincarne systématiquement son sujet – semble trouver



enfin ici sa raison d'être : les effets sont excessifs, voire *kitsch*, mais au service d'un véritable imaginaire, aussi sincère que surréaliste.

L'émerveillement cède bientôt la place à la terreur lorsque l'on découvre sur les corps de ces créatures immédiatement aimables des écorchures profondes et des bubons saignants. On ne s'y attend pas, on ne comprend pas : une horreur bien réelle vient perturber notre laisser-aller rêveur. Peu à peu, Stephen Chow va transformer son conte de fées en parabole cruelle sur notre rapport à l'environnement (la Chine en tête, bien sûr). Il nous surprend d'autant plus qu'il enchaîne les scènes comiques et absurdes – la plus délirante étant celle où les policiers tentent de faire un portrait-robot des sirènes – pour doucement nous amener à grincer des dents ; et ce jusqu'à l'affrontement final, où le massacre des créatures marines, une fois transposé dans l'univers du conte et sur le corps humanoïde des sirènes, révèle son vrai visage de génocide avec une cruauté et une violence à la limite du supportable. La maîtrise de Chow dans ce basculement de la farce à l'horreur est révélée dans une séquence où un homme poulpe se retrouve cuisiné par inadvertance dans un restaurant. Devant dissimuler qu'il est le poulpe, il n'a d'autre choix que d'assister impuissant et tordu par la douleur à la cuisson, au découpage et autre passage à la moulinette de ses tentacules. Peu à peu, cette situation cocasse de mutilation indifférente devient extrêmement douloureuse à regarder – cris d'effroi garantis dans la salle.

Une dernière précision pour finir : **The Mermaid** n'est pas un petit film obscur, une curiosité découverte dans un placard ; il ne s'agit de rien de moins que du plus grand succès de toute l'histoire du *box-office* chinois. Conte moral alliant brillamment humour et gravité, merveilleux et préoccupations réelles, succès commercial et intelligence critique, voilà de quoi faire rêver à un cinéma populaire fort, sachant réactualiser la mythologie et sa puissance d'incarnation pour aborder de front la grande catastrophe naturelle et humaine dont nous sommes responsables aujourd'hui. **24**



Chine, Hong Kong, 2016. Ré. : Stephen Chow Scé. : Stephen Chow, Kelvin Lee, Ho Miu-kei, Lu Zhengyu, Fung Chih-chiang, Ivy Kong, Hing-Ka Chan, Tsang Kan-cheung. Mont. : Cheung Ka-fai, Cheng Man-to. Mus. : Raymond Wong. Int. : Lin Yu, Kitty Zhang Yuqi, Deng Chao, Show Luo, Pierre Bourdaud, Ivan Kotik. 94 minutes. Dist. : Eye Steel Film.